

Jean Benjamin Jouteur

Errances d'un pantouflard

Sur la route des seventies

La communauté

Jean Bart-Éd

À celle que j'ai surnommée « Dahlia », dont je tairai le vrai prénom.
À Éliane, qui ne s'appelait pas ainsi.
À Kiss, dans le silence de l'oubli.
Enfin, à Victor, Mireille et tous les autres, ces compagnons d'un soir.

Merci à mes primo-lecteurs, Papou, Jean GP, Jacqueline, Pascale, Yves.

Les fous, les marginaux, les rebelles, les anticonformistes, les dissidents...tous ceux qui voient les choses différemment, qui ne respectent pas les règles. Vous pouvez les admirer ou les désapprouver, les glorifier ou les dénigrer. Mais vous ne pouvez pas les ignorer. Car ils changent les choses. Ils inventent, ils imaginent, ils explorent. Ils créent, ils inspirent. Ils font avancer l'humanité. Là où certains ne voient que folie, nous voyons du génie. Car seuls ceux qui sont assez fous pour penser qu'ils peuvent changer le monde y parviennent.

Sur la route, Jack Kerouac

01 — Début d'errance.

Août 1978

J'ai encore dans la bouche le goût sucré du chewing-gum à la fraise qu'elle a certainement mâchouillé quelques minutes avant de m'accorder cet affligeant baiser d'adieu. Ce n'est pas désagréable d'ailleurs, j'ai presque le sentiment de jouer les prolongations.

– Quand tu es parti, a-t-elle déclaré, j'ai pensé que tu me manquerais, mais en fait non. Je t'aime comme un bon copain, mais pas plus que ça. Alors, il vaut mieux que notre histoire s'arrête là. J'espère que tu ne m'en veux pas.

L'air de rien, comme on chasse un faux problème d'un revers de la main, j'ai secoué la tête, improvisant un sourire prétendument indifférent.

– Oui, tu as raison, ai-je menti, d'ailleurs, j'allais repartir, c'est justement ce que j'étais venu te dire.

– Alors tant mieux, a-t-elle lâché, soulagée. Bon, je dois y aller !

Nous avons échangé un bisou langue contre langue, un coucou de principe, nous nous sommes adressé l'ultime geste amical, celui qui fait mal. Puis ce fut le départ de la belle, pour moi le début de l'après.

Et à présent, elle s'en va.

Les tripes en vrac, je regarde sa fine et séduisante silhouette s'éloigner sur le chemin forestier éclaboussé de faisceaux ensoleillés. Naïvement, j'espère que, changeant d'avis, elle va courir pour venir se blottir au creux de mes bras, qu'elle demandera pardon, que nous égrainerons nos tendres souvenirs...

Tu parles ! Impitoyable, elle poursuit sa route. Je m'accroche à un dernier espoir. Peut-être qu'elle ne résistera pas à la tentation de se retourner... Au moins une fois, un simple mouvement indiquerait une once de regret, il me permettrait de croire que...

Même pas.

Elle disparaît définitivement dans un détour du sentier sans m'avoir accordé le moindre regard. Tout est fini.

Merde ! J'ai envie de chialer.

Si j'ai tenu deux mois et demi à jouer les dérangés dans cet hôpital militaire au fin fond de l'Alsace, c'était pour elle. Si, sous la vibrante canicule estivale, le ventre vide, je me suis tapé tous ces kilomètres en stop, mon lourd sac sur le dos, c'était pour lui annoncer la bonne nouvelle :

« Je suis réformé, ça a marché ! »

En échange de tout ça, j'ai eu droit à cette terrible sentence :

– Il vaut mieux qu'on arrête notre histoire. J'espère que tu ne m'en veux pas.

Bien sûr que je t'en veux, sale garce ! J'en veux même à la terre entière. À mes parents, de m'avoir conçu trop grand, trop maigre, trop différent. À ce Dieu auquel je ne crois pas, qui se venge en jalonnant mon parcours d'embûches. Je m'en veux de ne pas plaire aux filles. Je déteste ce putain de rôle que toutes elles me confient. Celui du bon copain qui tient la chandelle, celui qui console, qu'elles embrassent sur la joue.

Aujourd'hui, dans cette charmante petite clairière nichée dans un coin tranquille des monts du Forez, avec Claire, j'espérais faire l'amour pour la première fois. On se l'était promis début juin, quelques heures avant que je ne monte dans le train.

– Quand tu reviendras, où que je sois, rejoins-moi sans attendre. Nous ferons l'amour pour fêter ton retour.

Un engagement qui ne s'oublie pas quand on est puceau. Presque un objectif sacré à atteindre lorsqu'à dix-neuf ans une République à qui on n'a rien demandé, et à laquelle on estime ne rien devoir, vous impose de jouer à la guéguerre. Se lever aux aurores chaque matin, se vêtir d'un affreux treillis couleur kaki, toute cette comédie dans le but de saluer un stupide chiffon tricolore, j'ai rarement vécu quelque chose d'aussi déprimant.

Foutu service militaire !

Presque malgré moi, assis dans l'herbe, le dos contre un arbre, la cigarette au bec, je fredonne comme à mon habitude un couplet « *Brelien* », modifiant quelques mots pour adapter le texte à ma propre peine.

*Je savais pourtant que ce bien bel amour
Ne vivrait pas jusqu'au prochain été
Je savais déjà que le temps des baisers
Pour deux chemins ne dure qu'un carrefour.*

Et pourtant !

Lorsque plus tôt ce matin, en gare de Saint-Étienne La Terrasse, je suis descendu du train, j'ai couru comme un dératé jusqu'à l'appartement de mes parents. Quatre kilomètres en petites foulées. Courbatures à la clef. Qu'importe la fatigue quand on se croit aimé !

Hello ! Papa ! Maman ! C'est moi ! Je suis de retour ! Ils sont absents ? Tant mieux, pas d'explications à fournir. Tour de clef. J'attrape ma besace, chipe quelques victuailles dans le frigo, laisse un petit mot, troque mon uniforme de bidasse en permission contre un jean et une chemise assortie. Duvet, tente, gamelle, quelques économies, ma solde d'appelé : deux cent quarante francs... Je balance le tout dans le sac à dos. À peine quelques minutes, je suis déjà reparti. Dans ma tête tourne en boucle cette simple phrase aussi courte que jouissive :

« Claire ! J'arrive ».

Je crois même que je la marmonnais.

Claire est grande, douce, instruite, belle avec ses cheveux courts et ses yeux noisette. Elle possède la grâce naturelle de ces filles qui séduisent par leur simplicité. Cet été, elle est animatrice de colonie, là-haut, dans la montagne, du côté de Chalmazel. La veille au soir, depuis la gare de Colmar, par téléphone, j'ai prévenu le centre de vacances de mon arrivée.

– Oui, a répondu le directeur, je la laisserai sortir quelques heures afin que vous puissiez vous voir. Une fois au village, tu téléphoneras de la cabine située sur la place de la mairie, en face du château. Claire est majeure et libre de rencontrer qui lui plaira. Tu n'auras qu'à planter ta tente dans la clairière du bois Couzan, c'est juste derrière la station. Elle te rejoindra dès qu'elle pourra.

J'ai droit à quelques jours de permission à titre de convalescence. Cependant, mardi prochain, il me faudra rejoindre mon unité afin d'être démobilisé. La procédure ne devrait pas durer plus d'une quinzaine. À la mi-août, je serai libre !

J'avais prévu de l'emmener sur la côte. À Marseille, un de mes copains dispose de quelques chambres de bonne qu'il prête à l'occasion. Tout était programmé. Balades romantiques sur les bords de plage, mini-croisière sur le voilier de notre hôte, sandwichs dévorés yeux dans les yeux dans l'un des nombreux bars du vieux port, escapades amoureuses dans l'intimité des calanques.

Plouf ! Le projet est tombé à l'eau. Claire vient de me larguer. Et même pas pour un autre plus riche, plus beau, plus costaud ou plus brillant... Non, simplement parce qu'elle ne ressent plus rien pour moi ! Je crois que c'est pire que tout !

Au fait, étais-je réellement amoureux d'elle ? À vrai dire, il me semblait plus simple de ne pas me poser la question.

Bon, cogitation inutile, elle est partie.

Il est trois heures de l'après-midi. Dans la gaitoune, la température est étouffante. Je me jette sur le couchage. Je suis crevé et abattu. Une nuit de train, un footing soutenu, une matinée d'auto-stop sous le soleil, presque rien dans l'estomac, une rupture en travers du cœur...

Ce n'est pas la joie.

Dormir ? Non, je n'y arriverai pas. J'allume une cigarette, range mes affaires, plie mon duvet, démonte la tente. Après avoir jeté au plus profond des taillis, le collier or et topaze que pour elle j'avais acheté, vissant ma casquette sur ma coupe de cheveux boule à zéro, je rejoins la route. Une voiture passe, une seconde, puis une troisième. Je lève le pouce sans même me retourner. Une 4L beige s'arrête. Je parlemente et grimpe dans le véhicule. Avec ce cheminot à la retraite qui me raconte sa vie, je reprends la direction de Saint-Étienne.

« *Cœur en déroute et la bite sous le bras* », comme le dit Brel dans son dernier album.

Indifférent au bavardage du bonhomme, contemplant sans le voir le paysage qui défile, je pense à mes potes. Kiss, JL, Franck et quelques autres. À présent, je suis pressé de les retrouver. Eux, au moins, me resteront fidèles ! Enfin, c'est ce que je croyais. Je ne pouvais pas encore savoir que, quelques semaines plus tard, je surprendrai Claire au bras de celui que je pensais être mon meilleur ami.

« *Nous étions deux amis et Fanette m'aimait, la plage était déserte et mentait sous juillet* ».

*

Septembre 1978

Il fait nuit. Nous sommes assis sur le rebord de la fenêtre, perchés au douzième étage de la tour 3, les jambes pendant dans le vide. Quelques dizaines de centimètres carrés de béton à plus de quarante mètres du sol. Nous ignorons le vertige et narguons la mort. Cette inutile prise de risque instaure à nos yeux un grisant climat de provocation dont nul ne sera témoin. Sous nos pieds, la toute nouvelle autoroute maltraitant à présent la plaine vomit déjà son flot régulier de lucioles automobiles. Là-bas, d'où montent de discrètes rumeurs citadines, clignotent les lumières de Saint-Étienne la verte.

Il y a quelques mois, alors que d'autres pleuraient, la mort du chanteur Claude François nous a fait rire. Si nous avons accueilli avec indifférence la marée noire provoquée par le naufrage de l'Amoco Cadiz, nous avons applaudi à tout rompre la spectaculaire évasion de l'ennemi public numéro 1, Jacques Mesrine. Enfin, la finale de la onzième coupe du monde de football de Buenos Aires, tout comme l'assassinat du leader démocrate italien Aldo Moro par les brigades rouges, nous a laissés de marbre. Rien à faire du sport, rien à battre de la politique ! Le monde peut s'autodétruire, peu importe ce qu'il deviendra. Ne caressant aucun projet d'avenir, nous ne prétendons pas le reconstruire.

En faire le moins possible dans la plus jouissive des libertés, tel est notre unique credo. En 68, nos aînés se sont battus pour un monde meilleur, aujourd'hui, pour la plupart, ils sont cadres de direction. 68-78, les dix ans ne se fêteront pas ! Pas avec nous en tout cas.

Kiss tire comme un forcené sur le pétard qu'il vient de rouler. Ses mains tremblent un peu. Ce soir, il en a gros sur la patate. Ses cheveux sont frisés plus que jamais. Il doit cette tignasse et son teint mat aux origines antillaises de sa mère.

– Le vieux était encore bourré hier soir, explique-t-il, il a piqué une colère, je sais même pas pourquoi. Avec ma mère, on s'est planqué dans le placard pour éviter de se faire cogner. Il donnait des coups de pied dans la porte en aboyant des insultes. Après, il s'est écroulé sur le canapé. Ma mère m'a dit : « *Tire-toi et va chez un copain, moi je ne risque rien* ». Alors j'ai tapé à ta porte.

– T’as bien fait, je réponds, j’ai un deuxième matelas sous mon lit. Et que tu squattes ma piaule, mes parents n’en ont rien à cirer. Tu vas faire quoi demain ?

– J’aimerais le crever cet enfoiré ! Y en a marre, ça arrive trop souvent ces embrouilles. Je vais me tirer !

– J’ai un plan sur Marseille. Tu te rappelles de François ?

– Le type friqué qu’on a connu au Bol d’or ?

– Ouais, il a proposé de me prêter une loge. On y va tous les deux, si tu veux. Moi, plus rien ne me retient ici.

– C’est vraiment fini avec Claire ?

– Grave ! Quand j’ai vu Franck lui rouler des grosses pelles, j’ai joué celui qui s’en foutait, mais pour être sincère, j’avais envie de les massacrer tous les deux.

– Tu aurais dû le cogner, lui !

– Il est plus fort que moi... Et puis, ça ne durera pas. Il se débarrassera d’elle comme il le fait avec toutes. Crois-moi, dès qu’il aura couché, il la jettera. Après, il me reviendra en s’excusant de m’avoir trahi.

– Cet enfoiré t’a piqué ta copine et tu le considères encore comme un pote ?

– Ouais, ce n’est pas grand-chose une fille quand on a un ami.

– T’as peut-être raison. En tout cas, c’est OK pour Marseille. On part quand ?

– Je bricole ma bécane pour qu’elle redémarre. Le temps de prévenir François. On charge nos affaires et on se tire.

– Tu sais que je suis mineur. Mon sale con de père risque de me faire rechercher.

– On se planquera, tu as dix-huit ans dans quelques mois. Hé Kiss ! T’endors pas sur le pétard, t’en as déjà fumé la moitié.

Je m’empare du joint pour aussitôt le téter avec avidité. D’épaisses volutes de fumée roulent dans la pièce malgré les fenêtres grandes ouvertes. Elles s’échappent par nappes irrégulières de la chambre plongée dans le noir pour se mêler intimement à l’air sec de cette nuit d’été. Avec un grand sourire triste, parodiant une fois de plus le grand Jacques, modifiant même quelques paroles, je me mets à chanter à tue-tête.

*Fumons à la putain,
Qui m’a tordu le cœur
Fumons à plein chagrin
Fumons à pleines pleurs
Et tant pis pour les pleurs
Qui me pleuvent ce soir
Je serai stone dans une heure
Je serai sans mémoire.*

Kiss, récupérant le pétard, me donne un léger coup d’épaule.

– Yohann, tu nous saoules avec ton Brel !

C’est vrai, je casse les pieds de tout le monde avec Jacques Brel. Qu’est-ce que vous voulez que je vous dise ? Ce mec-là, c’est mon guide ! Mon refuge, presque mon mentor. À chaque

situation que je vis, je suis capable de citer quelques-unes de ses paroles, parfois pour me rassurer, la plupart du temps pour me venger.

– Si un jour je suis comédien, je créerai un spectacle sur Brel dans lequel je ferai de ses chansons les miennes. Il m’entendra, je l’inviterai et il viendra !

– Pourquoi, tu veux être comédien ?

– C’est le seul métier qui permet de faire croire aux autres que tu es ce que tu n’es pas.

– Yohann, t’es vraiment trop compliqué.

Rien à répondre. Kiss n’a pas tort. Mon rêve serait de rejoindre Brel sur son île, de lui serrer la main, de lui dire que je l’aime, de lui faire comprendre que sa voix, ses mots, et même la vie qu’il a choisie deviendraient pour moi des modèles d’existence, si un jour j’avais le courage de m’en inspirer. Je lui demanderais son aide. Une aide pour parvenir à exister dans mes rêves.

– Tu as entendu son dernier album, les Marquises ? J’ai pleuré la première fois que je l’ai écouté ! Je viens de me l’offrir, il est sur la platine, si tu veux on l’écoute.

– D’accord, Yohann, mets-le ton foutu disque. En sourdine ça nous endormira. Et sors ton matelas que l’on puisse se pieuter.

*« Le rire est dans le cœur, le mot dans le regard
Le cœur est voyageur, l’avenir est au hasard
Veux-tu que je te dise, gémir n’est pas de mise
Aux Marquises ».*

*

Fugueur ! C’est le mot exact ! Si Kiss est un fugueur, en tant que majeur complice de sa fuite je deviens une sorte d’ennemi public ! Ça me plaît ! Dès que sera franchi le panneau affichant le nom du patelin « Villars » barré d’un trait rouge, une meute de gendarmes se lancera à notre poursuite.

Cette effrayante certitude s’imposa à nous lorsqu’à dix-sept heures, juchés sur ma petite 125 Honda S3 surchargée, nous abandonnâmes les tours villardaises de la Feuilletière pour prendre la direction du midi de la France. Le pétard dit « à moustaches » fumé dans l’intimité obscure des sous-sols de la tour 3, quelques minutes à peine avant le grand départ, participa sans doute à ce délire vaguement paranoïaque. Pourtant, d’un commun accord, nous adoptâmes la résolution d’éviter les grands axes. Cette sage décision eut pour effet logique d’égarer notre modeste moto et son équipage dans le dédale champêtre des petites routes paumées de l’Ardèche profonde.

À présent, à vingt-deux heures et quelques, les valeureux routards que nous sommes ne savent plus du tout où ils se trouvent. La pénombre blafarde de cette nuit de pleine Lune coule sur les bois noirs bordant l'étroite route. Le cyclope du modeste phare, délaissant avec malice la voie goudronnée, balade son faible rayon à travers les branchages, en quête sans doute d'un chaman Gobelin des forêts chevauchant une effrayante monture à huit pattes. Soudain, à la sortie d'un virage, à travers la visière rayée du casque, déambulant presque au milieu de la chaussée, une ombre imprécise apparaît. D'un geste réflexe désespéré, je parviens à éviter l'obstacle. La moto, déséquilibrée, finit sa course sans dommage sur le tapis de feuilles mortes recouvrant les bas-côtés. Comme au ralenti, la machine glisse et bascule, nous projetant à terre sans violence. L'ombre s'approche en courant.

– Y'a pas de mal ? lance une voix jeune et féminine.

Je me relève, un peu vexé. Couché sur le sol, la moto reposant sur l'une de ses jambes, son sac à dos emmêlé au chargement fixé sur le porte-bagages, Kiss ne parvient pas à se dégager. Il roupète, réclamant de l'aide. Mais je n'ai d'yeux que pour la jeune fille qui vient à nous. Dans le flot réfléchissant des rayons de Lune, je la distingue presque nettement. Elle paraît jeune, entre seize et dix-huit ans peut-être. Elle porte des cheveux longs, très peu coiffés, cerclés d'un bandeau étroit rouge et or, un foulard plié sans doute. Son long buste nage dans un tee-shirt coloré, bien trop grand pour elle, flottant sur un jean rapiécé et effrangé. Son visage est étroit, comme son corps, presque maigre. Je distingue mal ses yeux, mais par peur de l'effrayer, je n'ose allumer la petite lampe de poche que je viens d'extirper de ma besace.

L'inconnue s'est immobilisée et me regarde, tranquillement, en souriant. Il émane d'elle une aura de douceur, teintée de fragilité et de quelque chose de plus secret que je ne saurais définir. Kiss, en maugréant, s'est enfin redressé.

– Qu'importe le prénom imposé par mes parents, ceux qui me connaissent me nomment Dalhia, articule doucement la jeune fille.

Sa voix est mélodieuse, paisible, colorée d'une pointe d'accent méridional qui fait chanter ses mots.

– Pourquoi Dalhia ? m'étonnais-je.

– Parce que c'est une fleur noire qui inspire le mystère. Comme ces arbres qui nous entourent et nous observent. Comme cet oiseau de nuit qui là-haut, de sa branche nous surveille. Comme la Lune. Regarde-la briller, elle sait tout de toi, elle sait tout de moi.

Mon copain est enfin debout. D'un effort partagé, nous redressons puis béquillons la moto. Avec maladresse, Kiss se lance dans l'arrimage des sacs qui, lamentablement, pendent de chaque côté de l'engin. Il semble intimidé ou gêné par la présence de cette fille. Malgré lui, se rappelant sans doute les histoires terrifiantes que lui contait sa grand-mère, il évite de la regarder. Même s'il refuse de l'admettre, à l'instar de ses ancêtres maternels, il est habité par la peur des esprits. Du berceau à la tombe, les Antillais côtoient un monde invisible qui inspire en eux une peur irraisonnée. Il doit penser que cette étrange demoiselle brune au surnom de fleur pourrait être l'une de ces femmes très belles, les diablasses, qui dans

l'imagerie populaire guettent les hommes la nuit afin de les séduire pour leur plus grand malheur.

Bon, cela dit, j'aimerais comprendre pourquoi, par sa faute, j'ai flanqué ma moto par terre.

– Excuse-moi, ça ne me regarde pas sans doute, mais tu faisais quoi au milieu de la route, en pleine nuit, dans ce coin paumé ?

– Comme une fleur sauvage, je m'épanouis dans des endroits où les gens ne s'attendent pas me trouver.

– Ha ! Donc tu nous as entendus arriver.

– Le moteur de cette machine est particulièrement bruyant.

– Oui, le pot est percé et... Mais enfin, pourquoi tu ne t'es pas mise sur le bas-côté ?

– J'avais confiance en tes qualités de pilote.

– Dahlia, on ne se connaît pas. Quoi qu'il en soit, fleur ou pas, à cause de toi, on vient de se payer une gamelle.

– Et nous nous sommes rencontrés. Tout va bien. Le hasard n'existe pas, c'est le destin qui nous guide.

– Ça n'est pas une raison pour lui faciliter la tâche.

Dahlia ne répond pas. Avec comme peint sur ses lèvres un charmant sourire teinté d'une espièglerie innocente, de ses yeux en amande, elle me regarde intensément, la tête légèrement penchée sur le côté, mâchouillant une mèche de cheveux. Je commence à être franchement gêné. Heureusement qu'il fait sombre, comme ça, elle ne me verra pas rougir.

– OK ! Moi, je m'appelle Yohann, avec deux N et un H, et lui, c'est...

– Yohann est la forme bretonne de Jean. Ça veut dire Dieu est miséricordieux. Tu mesures combien Yohann ?

– Pas loin d'un mètre quatre-vingt-dix et... Pourquoi tu me demandes ça ?

– J'ai rêvé cette nuit qu'un grand oiseau narquois, un genre de Condor, je crois, m'emportait sur son dos. Il avait de très grandes ailes et un long bec... Sais-tu Yohann que tu as le profil d'un oiseau de proie ? Je pense que ce Condor, c'était toi. Tu vas m'emmener, pas sur ton dos, bien sûr, mais sur ton modeste cheval d'acier. Tu seras mon chevalier, mon Condor narquois au grand nez.

Décontenancé, je lance un regard désespéré en direction de mon pote. Ce dernier, feignant de se désintéresser de la discussion, s'applique à replacer le phare délogé lors de la chute du deux-roues. Je n'obtiendrai aucun soutien moral de mon ami. D'ailleurs, ce dernier ne semble guère apprécier la situation. Je le connais bien et je sais deviner ses humeurs. Moins grand que moi, mais râblé, plutôt beau gosse, toujours souriant et charmeur, puisant son pouvoir de séduction dans l'élégance de son métissage, Kiss plaît beaucoup aux filles. Que cette apparition de la nuit aux allures fantomatiques ne lui accorde aucun regard le trouble. Cette brunette au visage livide lui fait certainement penser à la dame blanche, une auto-stoppeuse fantôme annonciatrice de morts prochaines. Comment parvenir à désensorceler son abruti de copain ? Tel est son souci du moment. J'en suis certain.